



LE HÊTRE

Par A. Choné.

I

Ouf ! quelle chaleur, mes amis ! Dans le sentier sablonneux où s'imprimaient mes larges semelles ferrées, je geignais tout en nage, m'accrochant aux branches des buissons et m'arrêtant aux sources, dont la fraîcheur limpide me reposait les yeux, et dont l'harmonieux glouglou me chantonnait dans les veines quand j'y venais tremper mes lèvres.

- Tiens, le vieux Schmitt ! Je vous cherchais depuis une heure. C'est raide en diable, ces sentiers de la montagne ! Est-elle encore bien loin, votre maison ? J'ai un appétit d' Allemand ; gare la huche !

Le père Schmitt, un vieil ami de mon père, le nouveau garde de la forêt, me serra la main à me broyer les phalanges.

- Tiens, c'est vous, monsieur Gaston ? Et ça marche au régiment ! J'ai su que vous aviez été nommé capitaine. Tant mieux, mon garçon, un brave de plus à la tête de nos pioupious pour le jour du grand chambardement, ce n'est que temps. Et ça va ?

- Ça va, mon pauvre vieux... Mais, dites donc, j'ai une faim d'Allemand, je vous dis.

Au détour du sentier, j'aperçus la maison du garde, chaudement blottie dans un massif de sapins. Au balcon en bois ouvragé grimpaient de longues tiges de lierre dont le feuillage retombait en sombres cascades le long des fenêtres étroites.

- Ah ! enfin ! Quelle bonne nuit je vais passer ! Vous m'offrez un lit, n'est-ce pas ? lit de fougère, n'importe. Quand on a baguenaudé dans la montagne toute une matinée, on n'est pas difficile, allez ! Ça met du plomb au talon, pour sûr !

C'est bon, une tranche de pain bis, enduit de beurre frais et saupoudré d'une pincée de gros sel gris ! Quel velours au palais que le vin gris d'Alsace ruisselant comme coulée de topaze entre les lèvres desséchées !

- Vous voyez peu de monde ici ?

- Fort peu. Je suis sur l'extrême frontière et l'on fréquente peu les Vosges depuis la triste année... vous savez ?.. Tenez ! ce grand hêtre là-bas, au bord d'un ravin, il est mi-allemand mi-français. Je ne sais comment il ne s'est pas encore fendu en deux. L'année passée, un grand Prussien est venu y graver de la pointe de son couteau le mot : *Deutschland*. Plusieurs fois l'envie m'est venue d'y mettre le feu. Mais il crèvera, pour sûr ; ses entailles ont été si profondes que les branches du côté prussien se dessèchent. Voulez-vous le voir de près ?

- Volontiers.

C'est un vieux hêtre, au tronc d'argent veiné de vert tendre et tacheté de larges mousses sombres. De ses puissantes racines, pareilles à de longs serpents

crispés, il étreint les flancs du rocher, et de son léger feuillage d'un vert émeraude éclabousse le ciel bleu de ses fines dentelures.

- *Deutschland ! Deutschland !* Je le flanquerais à bas un jour ; c'est moi qui vous le dis ! Et puis, voyez-vous, continua le vieux d'un air mystérieux, il y a une triste histoire là-dessous.

- Oh ! racontez, racontez, père Schmitt.

- Croyez-vous aux revenants, mon garçon ?

- Pas trop !

- Eh bien ! je ne vous raconterai pas mon histoire, voilà ! Il ne faut pas rire de ces choses-là, voyez-vous !

- Mais je n'ai pas envie de rire, oh non ! papa Schmitt. J'écoute.

Nous allâmes nous asseoir sur le banc de pierre de la maison.

- Avant la guerre, il y avait ici un garde avec sa fille, jolie brunette de vingt ans, fiancée au grand Charles, vous savez le fils du vieux Letscher, le maître d'école du hameau voisin ? Quand on apprit que les Prussiens marchaient sur Paris, on forma des compagnies de francs-tireurs dans les Vosges pour leur chatouiller les reins à coups de fusil. Charles, un brave garçon, franc comme l'or, solide comme un bâton de houx, s'enrôla un des premiers. Il vint serrer la main au garde, embrasser la fille, puis il partit vers Bruyères. Quelques jours après, on entendit le canon du côté de Nompattelize. On fut battu encore une fois... ils étaient trop, voyez-vous, ces sauvages-là... et le soir Charles, couvert de sang, noir de poudre, vint demander asile au père Letscher. C'était bien risqué ; les Prussiens fouillaient la montagne et un beau matin ils pincèrent le franc-tireur au nid. Ils mettent tout sens dessus dessous dans la maison et trouvent dans le grenier, sous un tas de foin, le costume du pauvre garçon.

Le père Letscher et lui furent fusillés au pied du grand hêtre, tenez, là, sous les yeux de la petite Jeanne. Et depuis on raconte qu'elle vient quelquefois, au clair de la lune, pleurer son fiancé. Ce qu'elle est devenue, je n'en sais rien. Est-elle morte ? Je l'ignore. Voilà l'histoire, monsieur Gaston. Est ce que ça ne fait pas pitié, dites ? Mais, vous devez trouver le temps long après votre lit. Bonsoir et bonne nuit.

Je montai dans ma chambrette, dont la petite lucarne s'ouvrait sur le ravin, et m'accoudai sur le rebord.

Longtemps je laisse mes pensées se bercer au murmure de la brise dans les sapins, murmure âpre pareil au bruit d'une vague qui déferle sur une plage caillouteuse. Le ruisseau sautillant de racine en racine, frôlant les mousses, gazouille sa monotone chanson et glougloute en légères cascades. Quelque oiseau des bois attardé lance sa note vibrante dans les hauts taillis, et les chauves-souris traversent la clairière de leur vol inégal, poursuivant les insectes noctambules. La soirée est splendide. La lune, en son plein, monte lentement derrière le rideau d'arbres, filtrant ses pâles rayons à travers le feuillage et marbrant le sol chenu d'arabesques d'argent. On eût dit une pluie de perles baignant la forêt, pendant qu'une buée transparente et nacrée s'élevait du fond de la vallée.

Tout pénétré de ce calme majestueux, ma poitrine se gonfle de la fraîcheur parfumée du soir, et mon âme semble palpiter de ses larges ailes au sein de cette nature enchantée. Me suis-je endormi ? Je ne sais.

Tout à coup, d'un sentier qui sort tout sombre d'un taillis voisin, je vois une forme humaine s'avancer. Elle glisse sur le sol comme une ombre, effleurant à peine le tapis de mousse. Je crus reconnaître une jeune fille ; sa taille est svelte, la démarche résolue. Sur sa tête deux larges rubans noirs flottent, semblables à des ailes de papillon monstrueux, et sur sa poitrine étincellent, à la blanche

clarté de la lune, des paillettes d'or et d'argent. Au loin, un chien hurle lamentablement et la forêt entière en frissonne.

La jeune fille franchit le ruisseau, gravit la montée du ravin, disparaissant parfois dans l'ombre épaisse des grands arbres. Arrivée près du hêtre, dont le tronc pâle rayonne dans le massif, elle s'agenouille et semble prier longtemps.

Puis, elle se redresse, et, par trois fois, dans le silence de la nuit, une voix claire, tremblante d'amour et de douleur, cria : *Charles !... Charles !... Charles !... France !.. France !..* Elle pencha la tête, écoutant si des branches de l'arbre ne viendrait pas une réponse. L'écho seul lui répondit, allant s'affaiblissant le long des ravins jusqu'à la lisière du bois : *Charles !... France !..* Par trois fois elle répète : *Charles !... m'entends-tu ?*

La jeune fille étreint de ses bras le hêtre, et j'entends des sanglots déchirants. Tout à coup elle recule, frappée d'un effrayant spectacle. Sur l'écorce flamboie en lettres sanglantes le mot : *Deutschland*. Prise d'une sorte de rage, elle s'élance et veut de ses ongles arracher les lettres infâmes ; mais elles reparassent toujours plus flamboyantes, et de ses doigts meurtris de larges gouttes de sang coulent en grosses larmes.

Elle tombe épuisée, se couvrant le visage et poussant de longs gémissements.

Mon coeur s'était gonflé d'une immense pitié et je descendis, courant vers le ravin comme un insensé. Arrivé près du hêtre, j'entendis un dernier cri de douleur et l'ombre s'évanouit à mes yeux, se confondant avec l'arbre qui brillait de son doux éclat argenté, marqué au flanc du mot : *Deutschland*, comme une tortueuse cicatrice...

- Eh bien, avez-vous bien dormi, mon garçon ? me dit le papa Schmitt, dont la bonne face chatoyait dans un rayon de soleil matinal.

- Oh ! père Schmitt, j'en tremble encore la fièvre, tenez ! C'est épouvantable, cela !

- Quoi donc ? vous m'effrayez.

- Je l'ai vue, je vous dis.

- Qui ça ?

- Jeanne, pardieu.

- Ah! vous croyez donc aux revenants ?

Et il sourit de son beau sourire de vieillard.

- Allons, enfant, venez déjeuner. Les merles chantent depuis deux heures déjà.

II

Le canon gronde dans la montagne. Français et Allemands luttent désespérément depuis deux mois dans les plaines de la Lorraine. Depuis quelques jours, le sort favorisant nos armes, l'ennemi fuit, jonchant la frontière de ses morts et de ses blessés.

Je fais partie du corps d'armée qui, appuyé sur le camp retranché d'Épinal, balaie les flancs des Vosges vers Bruyères. On s'est crânement battu, allez ! comme des gens qui ont joué leur vie pour le salut et l'honneur de la patrie.

La joie est aux coeurs et le sang aux joues ; on aurait fait vingt lieues ce jour-là, tant il nous tardait de franchir, le fusil au poing, cette frontière tant pleurée de nos jours de malheur.

Nous tirailons de temps à autre contre des groupes isolés, et le bruit de la fusillade fait, en rebondissant contre les arbres de haute futaie, un immense bruit de crécelle fêlée.

Voilà la maison du garde. Il a fermé les auvents, le vieux ; du pommeau de mon sabre je frappe à la porte d'entrée.

- Hé! papa Schmitt! papa Schmitt !

Une lucarne s'ouvrit dans le lierre et apparut la face du bonhomme à côté du canon d'un fusil de chasse.

- Pas de bêtises, hé, papa Schmitt! ne nous crevez pas la peau comme à des Prussiens, c'est malsain.

Et je partis d'un franc rire, lui envoyant un baiser du bout de l'épée.

Il était descendu et me dévisageait curieusement. J'étais presque méconnaissable ; le nez enfoui dans une épaisse barbe noire, le teint bronzé et les vêtements saupoudrés de la poussière grise des chemins.

- Tiens ! tiens ! c'est vous, monsieur Gaston ?

Et il tombe dans mes bras. Il avait une grosse larme dans le coin de l'oeil, le pauvre vieux.

- Et ça va, mon garçon ?

- Ça va, papa. Ils ont reçu une fameuse trépignée, allez ! les Prussiens. Nous passons la frontière aujourd'hui.

- Ah ! tant mieux ! tant mieux ! Je peux m'en aller au cimetière maintenant. C'est bon !

Et il m'étreint de nouveau, me serrant les bras de ses vieux poignets tout chambranlants.

- Ce n'est pas tout ça, papa Schmitt. Avez-vous quelque chose à nous mettre sous la dent ? Mes hommes ont l'estomac dans les talons.

- Tout, mon garçon, tout! J'ai même encore un petit tonneau de vin blanc. Ça leur rafraîchira la bouche, à ces braves enfants-là.

- Et puis je passe la nuit ici, vous savez... Tiens, il est encore debout, le vieux hêtre ! On lui tordra le cou demain au petit jour, pour sûr, n'est-ce pas, père Schmitt ?

- Allons ! allons ! Formez... f'sceaux.

Je place des sentinelles, donne mes ordres pour la nuit, et j'entre dans la maison précédé du vieux garde.

Il est avide de nouvelles, et il est là bouche bée, écoutant le récit des gigantesques batailles, des succès, des revers, des moments de rage sombre et de joie folle.

- Eh bien ! avez-vous continué vos bavardages avec les revenants ? me dit-il quand pétilla dans le verre à quatre sous le vin blanc d'Alsace.

- Ne blaguez pas, papa Schmitt. C'est sérieux, ce que je vous ai dit.

- Ah bah! les jeunes cervelles, ça travaille toujours. Un peu de plomb dans cette cabochette-là (et il me caressait patriarcalement le front), pas de plomb prussien, par exemple, ferait bien quand la fumée du vin blanc...

- Ne blaguez pas, papa Schmitt, ça me fait de la peine. Elle était si belle, appelant son fiancé et la France !

Quelques instants après, j'étais accoudé sur le rebord de la lucarne. Comme la première fois, la lune brille dans le ciel d'un bleu sombre pareille à une énorme lampe d'argent accrochée à une tenture de velours. Dans le bois tranquille retentit par intervalles le cri vibrant : *Sentinelles, prenez garde à vous !* et, au milieu du feuillage aux reflets de nacre, l'éclair des baïonnettes semble la lumière mystérieuse de grands vers luisant dans l'ombre. Et la silhouette pâle du hêtre se dresse entre les deux rochers.

Dix heures sonnent au vieux coucou de la salle à manger et je ne sais quelle vague rêverie enveloppe mes sens. Le souvenir de la vision de mon premier voyage berce ma pensée de ses mystérieuses terreurs qui furent, si longtemps depuis, le cauchemar de mes nuits de bivouac.

Tout à coup, mes yeux s'agrandissent, comme à l'aspect d'un spectacle inattendu.

Au détour du même sentier sombre, je vois glisser la jeune fille aux rubans flottants à la brise, à la poitrine pailletée d'étincelles d'or et d'argent.

Elle glisse comme une fée des nuits d'automne entre les tentes de mes soldats et vient s'agenouiller au pied du hêtre. Puis la même voix claire et vibrante cria : *Charles !... Charles !... Charles !... m'entends-tu ?*

- Qui vive ?... France, répond l'écho de la vallée.

Elle se lève frémissante, les yeux brillants d'un feu bleu comme l'éclat de la pervenche de nos chemins, et, tendant la main vers le coin de forêt où avait retenti la voix, elle répète : *Charles !... mon bien-aimé, m'entends-tu ?*

- Qui vive ? France, redit la voix.

Elle pousse un cri de joie qui me fait frissonner jusqu'aux moelles et entoure de ses bras le grand hêtre. A ce moment, les lettres du mot *Deutschland* flambaient sous ses doigts qui frémissent comme au contact de serpents aux écailles de feu. De ses ongles elle les arrache et en lance au loin les débris, qui rejaillissent sur le rocher nu ainsi que des éclabousses de fer sur une énorme enclume. Puis j'entends la voix claire et joyeuse jeter aux quatre coins de la vallée : *Charles ! Charles ! nous sommes vengés !* Le hêtre semble s'entrouvrir et la jeune fille disparaît, s'évanouissant dans le rayon de lune qui caressait de sa pâle lumière le tronc plaqué de mousses sombres.

Le matin j'allai voir le hêtre. Le mot *Deutschland* avait disparu écaillé à coups de serpe par le papa Schmitt, le soir de notre arrivée.

- Est-ce que vous avez vu le revenant cette nuit encore ? me dit-il en en souriant.

- Eh ! tiens ! c'était vous, hier soir ?... Décidément j'ai la berlue, ma parole, quand je viens sur la frontière !

Publié dans l'*Annuaire général des Vosges* 1886 par Léon Louis, p. 49-55.